

EDUCATION.

Comptes Rendus de l'Exposition Universelle.

EXPOSITION SCOLAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

(Suite.)

IV

Dans les écoles de filles, nous trouvons les mêmes cahiers de devoirs que dans les écoles de garçons, et, pour la forme, nous ferons les mêmes observations : toujours trop de blanc ! C'est surtout aux jeunes filles, ces économes naturels du ménage, qu'il faut inspirer le goût de l'économie. Dans l'étude des cahiers exposés par les jeunes filles, il est une chose qui a éveillé notre attention beaucoup plus que la forme, c'est le fond. Nous avons parcouru la plupart de ces cahiers et nous avons trouvé, dans l'esprit des devoirs, des institutrices qui comprennent admirablement leur mission.

Dans des cahiers de Sissonne, nous voyons des exercices de comptabilité domestique suivis de petits problèmes de même nature ; des narrations sur des sujets de morale, de charité. Un trop grand abus de verbes et d'analyse, mais en revanche des dictées admirables, comme celle *sur les moyens de plaire par les qualités réelles* ! Mais si vous voulez voir une dictée vraiment utile, ouvrez un cahier envoyé par l'école de Château-Gaillard (Ain), et vous lirez ceci : "Tu mettras tes draps en dessous, c'est-à-dire au fond du cuvier ; puis les chemises, puis le linge fin enveloppé dans une serviette, et enfin sur le tout, le gros linge malpropre de la cuisine. Tu verseras doucement de l'eau froide sur les cendres en question jusqu'à ce que le linge soit bien humecté et le cuvier à peu près plein. Cela fait, tu ouvriras la bonde ou le robinet du bas pour retirer l'eau, tu la feras chauffer et tu la verseras tiède sur le cuvier. Enfin, pour finir l'opération, tu chaufferas l'eau jusqu'à l'ébullition. Ce sera l'affaire d'une demi-journée." Et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'opération. De telles institutrices comprennent que les jeunes filles qu'elles ont à instruire seront un jour appelées à tenir le ménage d'un honnête ouvrier, et on les élève en conséquence. C'est le meilleur moyen de les maintenir dans les réalités de la vie de famille : c'est une bonne épouse préparée pour l'homme qui travaille de son côté à devenir un citoyen honnête, un père laborieux.

Malheureusement, quand on monte dans des écoles, des pensions d'un ordre plus élevé, on regrette de ne pas y trouver la même sollicitude, le même soin à développer dans l'esprit des jeunes filles cette douce philosophie du foyer que l'on rencontre dans tous les cahiers des écoles populaires. Les demoiselles doivent-elles puiser dans les écoles ces principes faux répandus dans le monde et en vertu desquels une dame *comme il faut* craindrait de se déshonorer si on venait à savoir qu'elle a mis les pieds dans sa cuisine ? Cette espèce de gloire qu'elles mettent à ignorer le prix du pain, qu'elles devraient pourtant connaître, sinon pour elles, du moins pour savoir ce qu'il coûte aux pauvres ? Et dans ces sortes de pensions, les moins riches ne sont pas celles qui affectent le moindre dédain pour les occupations domestiques. Si, au contraire, on s'occupait à glorifier ces principes vrais de la vie réelle, à démontrer aux jeunes filles toute la beauté, tout le mérite de cette autorité domestique qui leur est réservée pour plus tard, lorsqu'elles iraient, par la suite, se heurter contre les idées fausses qui sont répandues dans le monde de nos jours, elles les regarderaient comme autant de préjugés ridicules, et leur esprit, fortement trempé par une saine éducation, loin de se courber devant ces sottes exigences, continuerait à marcher au contraire suivant l'impulsion qu'il aurait reçue dès l'enfance.

L'exposition des dessins provenant des écoles de jeunes filles est assez pauvre, mais on est amplement dédommagé par une autre exposition qui prouve des occupations bien plus utiles : c'est celle des travaux d'aiguille.

En arrivant devant ce grand étalage, où étaient si artistement exposés des produits de toute sorte, nous ne nous arrêtons guère aux batistes surchargées de broderies, aux mille tours de force obtenus par les ressources incroyables du plumetis ; nous cherchions, comme dans les cahiers, la femme de ménage.

— Que cherchez-vous ? nous dit l'institutrice chargée de cette exposition.

— Des reprises, des ravaudages ; en avez-vous ?

— Nous avons tout cela, et, en même temps, elle s'offrit à devenir notre guide pour étudier cette partie importante de l'exposition scolaire. C'est grâce à cet obligeant concours que nous pouvons aujourd'hui procéder avec un certain ordre et faire connaître les différents travaux que renferme cette section.

En commençant par les écoles des campagnes, nous trouvons des

travaux d'aiguille dans lesquels l'utilité et la propreté remplacent complètement le luxe : de la lingerie domestique, des chemises d'homme, de femme, d'enfant, et des petites broderies au crochet. L'école publique de jeunes filles dirigée par Mme Chevreau, religieuse, y est représentée par une layette d'enfant conçue dans le même goût, et enfin les raccommodages de bas, chaussettes, linge, vêtements, y occupent une très-grande place.

Pour rendre ce travail moins aride, les institutrices l'ont élevé à la hauteur d'un art : à part les pièces de couleur qui sont rentrées avec un goût admirable, pour le linge de table elles vont jusqu'à imiter le damassé de la façon la plus heureuse. L'école normale de Rumilly donne un album spécialement consacré aux raccommodages ; c'est un véritable petit chef-d'œuvre que l'on parcourt avec le plus vif intérêt. Les départements de l'Indre-et-Loire, l'Asine, la Haute-Saône sont ceux qui ont fourni le plus à cette exposition. La Meuse et les Vosges ont eu l'heureuse idée d'envoyer des cartons sur lesquels sont disposés divers petits ouvrages où l'on voit la marche et les progrès du travail des jeunes filles, depuis la marque du linge, qui peut être considérée comme le premier mot du métier jusqu'à la fine lingerie, en passant progressivement par le tricot, les raccommodages et le crochet.

La Manche et le Calvados se font surtout remarquer par le nombre et la qualité des objets exposés : ce sont toujours des confections de première utilité, des petits bonnets, des jupons tricotés, des chemises, des camisoles ; pas de luxe et beaucoup de reprises. On peut encore citer, dans le même genre : l'Orne, le Nord et le Maine-et-Loire. On remarque entre autres choses, de l'école publique de Chollet, un petit trousseau de poupée composé de deux chemises, deux pantalons, deux jupons, deux cols, deux tabliers à poches. Tout cela est admirable de bon goût et d'élégante simplicité, et ça été fait par des petites filles de dix à douze ans. Voilà des petites mères qui habilleront bien gentiment leurs enfants quand elles en auront.

On a remarqué de l'arrondissement de Commercy (Meuse) une exposition très-heureuse ; c'est un spécimen de tous les genres de couture : marques, manière d'attacher les boutons, boutonnières, agrafes, le tout réuni sur une petite toile moins grande qu'un mouchoir ordinaire. Ce petit lambeau de toile dit bien des choses, car il représente le grand livre qui renferme toute l'instruction d'une future mère de famille.

Sans se borner à la confection des vêtements, quelques institutrices ont habillé des poupées pour donner plus de relief à leurs travaux. On pouvait voir une fermière de Brayeux, une Viroise et une élève-institutrice en uniforme du cours préparatoire de Coutances. Tout cela est admirablement conçu et bien exécuté. Nous ne saurions adresser les mêmes éloges, par exemple, à l'établissement qui a eu la malheureuse idée d'exhiber une demoiselle ornée d'une robe à queue, coiffure Benoiton et chignon à l'avenant. C'est donner aux jeunes filles un avant-goût un peu prématuré d'un luxe interlope, et nous ne craignons pas de dire que cette belle demoiselle, qui ne serait pas déplacée dans une pièce de M. Sardou, a l'air de se trouver passablement dépayssé au milieu de toutes ces sobres expressions sorties des mains des jeunes filles et qui signifient travail, ordre, économie, sagesse.

En parcourant les divers travaux envoyés par les départements, on remarque, sans effort, que dans ces produits se traduit d'une manière très-appreciable le genre d'industrie qui appartient à chaque pays. Déjà, dans les écoles primaires, on commence à jeter le germe des industries locales ; ce germe se développe avec l'âge : c'est une préparation naturelle aux écoles professionnelles qui sont la conséquence rigoureuse, le complément indispensable de notre enseignement.

Ainsi les Vosges fournissent des cols de dentelle, de très-belles guipures ; le Tarn, l'Aveyron, le Cantal, l'Aube, des tricots ; le Morbihan des tulles brodés ; les écoles de Saint-Germeur, Lorient et Saint-Pierre-les-Calais des découpages de tulles, industrie très-facile pour les enfants parce qu'elle ne les fatigue pas. La Lozère a apporté sa dentelle de laine, le Puy de remarquables guipures, tandis que Mulhouse, un pays industriel, a fourni une abondance de vêtements d'ouvriers, des blouses et des layettes d'indienne. Comme on le voit, la physionomie de chaque pays est reproduite par les objets exposés, et tout cela est fait par des jeunes filles de 8 à 14 ans.

Maintenant si nous sortons des écoles publiques pour pénétrer dans les pensionnats, nous trouverons un tout autre style.

La jeune fille élevée dans les pensionnats n'étant pas appelée à vivre comme celle qui ne peut fréquenter que les écoles publiques, on comprend qu'elle reçoive une instruction différente, que pour les travaux d'aiguille, par exemple, ses doigts soient exercés à des ouvrages plus recherchés, mais encore faut-il qu'il y ait une limite dans ce luxe dont le goût ne se développe que trop facilement chez la jeune femme. Un pensionnat, par exemple, a exposé une chemise de femme brodée par une toute jeune fille de quatorze ans. Certainement, c'est merveilleux comme exécution, mais puisqu'on voulait